Lettres d'Ingres à Gilibert, édition établie, présentée et annotée par Daniel et Marie-Jeanne Ternois

Lise Sabourin

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/studifrancesi/45987>

DOI : 10.4000/studifrancesi.45987

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2007

Pagination : 458

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Lise Sabourin, « *Lettres d'Ingres à Gilibert*, édition établie, présentée et annotée par Daniel et Marie-Jeanne Ternois », *Studi Francesi* [En ligne], 152 (LI | II) | 2007, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 24 novembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/45987> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.45987>

Ce document a été généré automatiquement le 24 novembre 2021.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Lettres d'Ingres à Gilibert, édition établie, présentée et annotée par Daniel et Marie-Jeanne Ternois

Lise Sabourin

RÉFÉRENCE

Lettres d'Ingres à Gilibert, édition établie, présentée et annotée par Daniel et Marie-Jeanne TERNOIS, Paris, Honoré Champion, 2004, pp. 556.

- 1 Daniel et Marie-Jeanne Ternois, respectivement ancien conservateur du musée Ingres et auteur d'une thèse sur sa peinture, qui ont déjà porté à notre connaissance sa correspondance avec Charles Marcotte d'Argenteuil, publient cette fois un autre résultat de leur durable séminaire à l'Université de Lyon: ils ont recensé les documents des archives municipales et départementales de Montauban, recueilli maintes informations auprès des descendants du correspondant pour préparer cette édition critique des lettres d'Ingres à Jean-François Gilibert et à sa fille Pauline, épouse d'Émilien Montet-Noganets, de 1818 à 1862. Outre les illustrations, une large bibliographie (pp. 505-536), deux index des noms propres et des tableaux d'Ingres, les annexes apportent aussi des informations issues de missives de leurs trois filles ou d'amis montalbanais, les peintres Prosper Debia et Armand Cambon, qui élargissent le volume à la perception de toute l'activité esthétique de cette ville de province au xix^e siècle.
- 2 L'introduction (pp. 17-84) présente la formation morale et artistique du peintre, sa rencontre de jeunesse avec ce fils de la bourgeoisie protestante que l'éloignement cristallisera en confident-refuge des difficultés de la vie parisienne. Gilibert l'a partagée un moment, aux côtés du sculpteur Charles Dupaty, au temps de ses études de droit. Durant les douze années de son séjour romain (1807-1820), Ingres ne lui écrit pas, sans doute par honte de ses pauvres débuts (malgré l'appui de Gérard, *La Grande Odalisque* et

Roger délivrant Angélique ont échoué au Salon de 1819). Mais Gilibert renoue le contact et le soutient discrètement, en lui faisant obtenir des commandes de notables montalbanais (notamment *Don Pedro de Tolède* pour Louis Graves en 1822), tandis qu'Ingres peint à Florence (1820-1824) *Le Vœu de Louis XIII*. Il en répercute l'accueil favorable au Salon de 1824 dans sa province où Ingres sera bien reçu à son retour d'Italie. Élu à l'Académie des beaux-arts en 1825, maître d'un atelier classique d'élèves parisiens, Ingres est désormais plus sur de lui, parfois suffisant même envers son fidèle ami, mais tient sa parole, malgré des propositions parisiennes, pour l'installation du tableau dans la cathédrale de Montauban en 1826. Son bref séjour dans sa ville natale tourne à l'apothéose, grâce à l'entremise active de son ami qui orchestre dans le «Journal du Tarn-et-Garonne» le placement du *Vœu* et répond aux critiques. Gilibert sait faire accueillir amicalement, notamment auprès des frères Debia, Ingres qui gardera toute sa vie la nostalgie de sa province. Un tableau peint par Gilibert, *Ingres visitant l'École de dessin de Montauban*, commémore cette visite et rappelle son rôle non négligeable dans le développement du musée, alors embryonnaire, de la ville: Gilibert inspire à Ingres le don de sa collection de tableaux en 1851, inaugurateur du legs de ses propres peintures pour la plus grande gloire de Montauban.

- 3 Le demi-succès de *L'Apothéose d'Homère*, exposé au Salon de 1827 sur commande gouvernementale pour un plafond du Louvre, les tracasseries de vente de son *Œdipe* de 1808 retravaillé pour ce même Salon, le lent mûrissement (jusqu'en 1834) pour la cathédrale d'Autun du *Martyre de saint Symphorien* n'empêchent pas le peintre de recevoir Gilibert à Paris et de l'emmener écouter maints concerts au Conservatoire en février-mars 1829, juste avant la nomination d'Ingres comme professeur à l'École des beaux-arts en janvier 1830 qui le libère désormais de tout souci financier. De son côté, Gilibert, avocat, puis propriétaire aisé, s'adonne au dessin, à la peinture et à la musique: ses échanges de considérations avec Ingres le mèneront, dans ses fonctions de maire après 1830, en outre de conseiller général à partir de 1834, à enrichir sans cesse le musée de sa ville. Au retour de sa direction de l'Académie de France à Rome (1835-1841), Ingres accueille Gilibert pour un second séjour parisien en 1842, cette fois avec Pauline, occasion nouvelle d'écouter du Beethoven, mais aussi de resserrer les liens: le ménage Ingres, qui n'a pas eu d'enfant, s'attache à la «chère fille», qui n'a plus de mère, et la couvre de dessins en cadeaux. Les lettres postérieures porteront la trace de cette familiarité agrandie. Ingres y entretient un véritable journal de sa création, des retardements apportés par la mort du violoniste Baillot et du compositeur Cherubini, par celle du duc d'Orléans, à l'achèvement de *L'Âge d'or*, commandé en 1839 par le duc de Luynes pour son château de Dampierre.
- 4 La mort de Madeleine Ingres en 1849, celle de Gilibert en 1850 reportent sur Pauline, tout aussi esthète, dessinatrice et musicienne, les confidences affectueuses du peintre âgé, à qui elle rend une dernière fois visite à Paris, avec son mari, en 1861. Le couple Montet-Noganets est pour beaucoup dans la pieuse conservation de ses lettres, dans l'entretien de sa mémoire à Montauban, la troisième génération ayant assuré le relais jusqu'aux années 1950. De son côté, le jeune peintre montalbanais Armand Cambon (1819-1885), souvent présent dans la capitale, s'est occupé avec Ingres de l'exécution de son don de 1851, à l'instar de Granet pour Aix en 1849, puis de son testament de 1866, face à des sœurs et à une nièce aux manipulations pour le moins indécates. Premier directeur rétribué du musée, Cambon assumera son aménagement et l'inventaire du fonds Ingres pour la postérité.

- 5 Cette correspondance nous intéresse dans la mesure où, expliquant les goûts littéraires, picturaux et musicaux d'Ingres, ses idées en art, mais aussi commentant l'accueil réservé à ses tableaux, elle nourrit notre connaissance des milieux esthètes si liés aux littérateurs, du fonctionnement des institutions artistiques, des modalités d'accueil de sa peinture sous la Restauration, la Monarchie de juillet et le Second Empire, dont l'exposition récente (*Ingres*, catalogue sous le commissariat de Vincent Pomarède, Stéphane Guégan, Louis-Antoine Prat et Éric Bertin, Gallimard/Musée du Louvre éditions, printemps 2006, pp. 406) nous a permis de reconsidérer l'étendue.